

Le Bûcher

nouvelle



LUNDI DERNIER est mort à Étretat un prince indien, Bapu Sahib Khanderao Ghatgay, parent de sa hauteesse le Maharaja Gaikwar, prince de Baroda, dans la province de Gujarath, présidence de Bombay.

Depuis trois semaines environ, on voyait passer par les rues une dizaine de jeunes indiens, petits, souples, tout noirs de peau, vêtus de complets et coiffés de toques de palefreniers anglais. C'étaient de hauts seigneurs, venus en Europe pour étudier les institutions militaires des principales nations de l'Occident. La petite troupe se composait de trois princes, d'un noble ami, d'un interprète et de trois serviteurs.

Le chef de la mission était celui qui vient de mourir, vieillard de quarante-deux ans et beau-père de Sampatrao Kashivao Gaikwar, frère de sa hauteesse le Gaikwar de Baroda.

Le gendre accompagnait le beau-père.

Les autres Indiens s'appelaient Ganpatrao Shrâvanrao Gaikwar, cousin de sa hauteesse Khâsherao Gadhav; Vasuded Madhav Samarth, interprète et secrétaire.

Les esclaves: Râmchandra Bajâji, Ganu bin Pukâram Kokate, Rhambhaji bin Favji.

Au moment de quitter sa patrie, celui qui est mort l'autre jour fut saisi d'une crise affreuse de chagrin, et persuadé qu'il ne reviendrait pas, il voulut renoncer à ce voyage, mais il dut obéir aux volontés de son noble parent, le prince de Baroda, et il partit.

Ils vinrent passer la fin de l'été à Étretat, et on allait les voir curieusement, chaque matin, prendre leur bain à l'établissement des Roses blanches.

Voici cinq ou six jours, Bapu Sahib Khanderao Ghatgay fut atteint de douleurs aux gencives; puis l'inflammation gagna la gorge et devint ulcération. La gangrène s'y mit, et, lundi, les médecins déclarèrent à ses jeunes compagnons que leur parent allait mourir. L'agonie commença presque aussitôt, et comme le malheureux ne respirait plus qu'à peine, ses amis le saisirent, l'arrachèrent de son lit et le déposèrent sur les pavés de la chambre, afin qu'il rendit l'âme étendu sur la terre, notre mère, selon les ordres de Brahma.

Puis ils firent demander au maire, monsieur Boissaye, l'autorisation de brûler, le jour même, le cadavre pour obéir toujours aux formelles prescriptions de la religion hindoue. Le maire, hésitant, télégraphia à la préfecture pour solliciter des instructions, en annonçant, toutefois, qu'une absence de réponse équivaldrait pour lui à un consentement. Aucune réponse n'étant venue à 9 heures du soir, il fut donc décidé, en raison de la nature infectieuse du mal qui avait emporté l'Indien, que la crémation du corps aurait lieu la nuit même, sous la falaise, au bord de la mer, à la marée descendante.

On reproche aujourd'hui cette décision au maire qui a agi en homme intelligent, résolu et libéral, soutenu d'ailleurs et conseillé par les trois médecins qui avaient suivi la maladie et constaté le décès.

On dansait au Casino, ce soir-là. C'était un soir d'automne prématuré, un peu froid. Un vent assez fort soufflait du large sans que la mer fût encore soulevée, et des nuages rapides couraient déchiquetés, effloqués. Ils arrivaient du bout de l'horizon, sombres sur le fond du ciel, puis à mesure qu'ils approchaient de la lune ils blanchissaient, et, passant vivement sur elle, la voilaient quelques instants sans la cacher tout à fait.

Les grandes falaises droites qui forment la plage arrondie d'Étretat et se terminent aux deux célèbres arcades qu'on nomme Les Portes, restaient dans l'ombre et faisaient deux grandes taches noires dans le paysage doucement éclairé.

Il avait plu toute la journée.

L'orchestre du Casino jouait des valses, des polkas et des quadrilles. Un bruit passa tout à coup dans les groupes. On racontait qu'un prince indien venait de mourir à l'hôtel des Bains, et qu'on avait demandé au ministre l'autorisation de le brûler. On n'en crut rien, ou du moins on ne supposa pas la chose prochaine tant cet usage est encore contraire à nos mœurs, et, comme la nuit s'avavançait, chacun rentra chez soi.

À minuit, l'employé du gaz, courant de rue en rue, éteignait, l'une après l'autre, les flammes jaunes qui éclairaient les maisons endormies, la boue et les flaques d'eau. Nous attendions, guettant l'heure où la petite ville serait muette et déserte.

Depuis midi, un menuisier coupait du bois en se demandant avec stupeur ce qu'on allait faire de toutes ces planches sciées par petits bouts et pourquoi perdre tant de bonne marchandise. Ce bois fut entassé dans une charrette qui s'en alla, par des rues détournées jusqu'à la plage, sans éveiller les soupçons des attardés qui la rencontraient. Elle s'avança sur le galet, au pied même de la falaise, et ayant versé son chargement à terre, les trois serviteurs indiens commencèrent à construire un bûcher un peu plus long que large. Ils travaillaient seuls, car aucune main profane ne devait aider à cette besogne sainte.

Il était une heure du matin quand on annonça aux parents du mort qu'ils pouvaient accomplir leur œuvre.

La porte de la petite maison qu'ils occupaient fut ouverte; et nous aperçûmes, couché sur une civière, dans le vestibule étroit, à peine éclairé, le cadavre enveloppé de soie blanche. On le voyait nettement étendu sur le dos, bien dessiné sous ce voile pâle.

Les Indiens, graves, debout devant ses pieds, demeuraient immobiles, tandis que l'un d'eux accomplissait les cérémonies prescrites en murmurant d'une voix basse et monotone des paroles inconnues. Il tournait autour du corps, le touchait parfois, puis, prenant une urne suspendue au bout de trois chaînettes, il l'aspergea longtemps avec l'eau sacrée du Gange que les Indiens doivent toujours emporter avec eux, où qu'ils aillent.

Puis la civière fut enlevée par quatre d'entre eux qui se mirent en marche lentement. La lune s'était couchée, laissant obscures les rues boueuses et vides, mais le cadavre sur la civière semblait lumineux, tant la soie blanche jetait d'éclat; et c'était une chose saisissante de voir passer dans la nuit la forme claire de ce corps, porté par ces hommes à la peau si noire, qu'on ne distinguait point dans l'ombre leur visage et leurs mains de leurs vêtements.

Derrière le mort, trois Indiens suivaient, puis, les dominant de toute la tête, se dessinait, enveloppée dans un grand manteau de voyage, d'un gris tendre, la haute silhouette d'un Anglais, homme aimable et distingué qui est leur ami, qui les guide et les conseille à travers l'Europe.

Sous le ciel brumeux et froid de cette petite plage du Nord, je croyais assister à une sorte de spectacle symbolique. Il me semblait qu'on portait là, devant moi, le génie vaincu de l'Inde, que suivait, comme on suit les morts, le génie victorieux de l'Angleterre, habillé d'un *ulster* gris.

Sur le galet roulant, les quatre porteurs s'arrêtèrent quelques secondes pour reprendre haleine, puis repartirent; ils allaient maintenant à tout petits pas, pliant sous la charge. Ils atteignirent enfin le bûcher. Il était construit dans un repli de la falaise, à son pied même. Elle se dressait au-dessus, toute droite, haute de cent mètres, toute blanche, mais sombre dans la nuit.

Le bûcher était haut d'un mètre environ; on disposa dessus le corps, puis un des Indiens demanda qu'on lui indiquât l'étoile polaire. On la lui montra, et le rajah mort fut étendu les pieds tournés vers sa patrie. Puis on versa sur lui douze bouteilles de pétrole, et on le recouvrit entièrement avec des planchettes de sapin. Pendant près d'une heure encore, les parents et les serviteurs surélevèrent le bûcher qui ressemblait à ces piles de bois que gardent les menuisiers dans leurs greniers. Puis on répandit sur le faite vingt bouteilles d'huile, et on vida, tout au sommet, un sac de menus copeaux. Quelques pas plus loin, une lueur tremblotait dans un petit réchaud de bronze qui demeurait allumé depuis l'arrivée du cadavre.

L'instant était venu. Les parents allèrent chercher le feu. Comme il ne brûlait qu'à peine, on versa dessus un peu d'huile et, brusquement, une flamme s'éleva, éclairant de haut en bas la grande muraille de rochers. Un Indien, penché sur le réchaud, se releva, les deux mains en l'air, les coudes repliés; et nous vîmes tout à coup surgir, toute noire sur l'immense falaise blanche, une ombre colossale, l'ombre de Bouddha dans sa pose hiératique. Et la petite toque pointue que l'homme avait sur la tête simulait elle-même la coiffure du dieu.

L'effet fut tellement saisissant et imprévu que je sentis mon cœur battre comme si quelque apparition surnaturelle se fût dressée devant moi.

C'était bien elle, l'image antique et sacrée, accourue du fond de l'Orient à l'extrémité de l'Europe, et veillant sur son fils qu'on allait brûler là.

Elle disparut. On apportait le feu. Les copeaux, au sommet du bûcher, s'allumèrent, puis l'incendie gagna le bois, et une clarté violente illumina à côté, le galet, et l'écume des lames brisées sur la plage.

Elle grandissait de seconde en seconde, éclairant au loin sur la mer la crête dansante des vagues.

La brise du large soufflait par rafales, accélérant l'ardeur de la flamme, qui se couchait, tournoyait, se relevait, jetait des milliers d'étincelles. Elles montaient le long de la falaise avec une vitesse folle et, se perdant au ciel, se mêlaient aux étoiles dont elles multipliaient le nombre. Des oiseaux de mer réveillés poussaient leur cri plaintif, et, décrivant de longues courbes, venaient passer avec leurs ailes blanches étendues dans le rayonnement du foyer, puis retraient dans la nuit.

Bientôt, le bûcher ne fut plus qu'une masse ardente, non point rouge, mais jaune, d'un jaune aveuglant, une fournaise fouettée par le vent. Et tout à coup sans une bourrasque plus forte, il chancela, s'écroula en partie en se penchant vers la mer, et le mort, découvert apparut tout entier, noir sur sa couche de feu, et brûlant lui-même avec de longues flammes bleues.

Et le brasier s'étant encore affaîssi sur la droite, le cadavre se retourna comme un homme dans son lit. Il fut aussitôt recouvert avec du bois nouveau, et l'incendie recommença plus furieux que tout à l'heure.

Les Indiens, assis en demi-cercle sur le galet, regardaient avec des visages tristes et graves. Et nous autres, comme il faisait très froid, nous nous étions rapprochés du foyer jusqu'à recevoir dans la figure la fumée et les étincelles. Aucune odeur autre que celle du sapin brûlant et du pétrole ne nous frappa.

Et des heures se passèrent; et le jour apparut. Vers cinq heures du matin, il ne restait plus qu'un tas de cendres. Les parents les recueillirent, en jetèrent une partie au vent, une partie à la mer, et en gardèrent un peu dans un vase d'airain qu'ils rapporteront aux Indes. Ils se retirèrent ensuite pour pousser des gémissements dans leur demeure.

Ces jeunes princes et leurs serviteurs, disposant des moyens les plus insuffisants, ont pu achever ainsi la crémation de leur parent d'une façon parfaite, avec une adresse singulière et une remarquable dignité. Tout s'est accompli suivant le rite, suivant les prescriptions absolues de leur religion. Leur mort repose en paix.

Ce fut, dans Étretat, au jour levant, une indescriptible émotion. Les uns prétendaient qu'on avait brûlé un vivant, les autres qu'on avait voulu cacher un crime, ceux-ci que le maire serait emprisonné, ceux-là que le prince indien avait succombé à une attaque de choléra.

Des hommes s'étonnaient, des femmes s'indignaient. Une foule passa la journée sur l'emplacement du bûcher, cherchant des fragments d'os dans les galets encore chauds. On en ramassa de quoi reconstituer dix squelettes, car les fermiers de la côte jettent souvent à la mer leurs moutons morts. Les joueurs enfermaient avec soin dans leur porte-monnaie ces fragments divers. Mais aucun d'eux ne possède une parcelle véritable du prince indien.

Le soir même, un délégué du gouvernement venait ouvrir une enquête. Il semblait d'ailleurs juger ce cas singulier en homme d'esprit et de raison. Mais que dira-t-il dans son rapport?

Les Indiens ont déclaré que, si on les avait empêchés en France de brûler leur mort, ils l'auraient emporté dans une terre plus libre, où ils auraient pu se conformer à leurs usages.

J'ai donc vu brûler un homme sur un bûcher et cela m'a donné le désir de disparaître de la même façon.

Ainsi, tout est fini tout de suite. L'homme hâte l'œuvre lente de la nature, au lieu de la retarder encore par le hideux cercueil où l'on se décompose pendant des mois. La chair est morte, l'esprit a fui. Le feu qui purifie disperse en quelques heures ce qui fut un être, il le jette au vent, il en fait de l'air et de la cendre, et non point de la pourriture infâme.

Cela est propre et sain. La putréfaction sous terre, dans cette boîte close où le corps devient bouillie, une bouillie noire et puante, a quelque chose de répugnant et d'atroce. Le cercueil, qui descend dans ce trou fangeux, serre le cœur d'angoisse; mais le bûcher qui flambe sous le ciel a quelque chose de grand, de beau et de solennel.

Guy de Maupassant

Le Bûcher,

nouvelle de Guy de Maupassant (1850-1893),
est parue dans la quotidien *Le Figaro*
du 7 septembre 1884.

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2020

ISBN : 978-2-89816-022-6

© Vertiges éditeur, 2019

– 1023 –

Lecturiels

www.lecturiels.org